

CHRISTIAN DAOUST

LES CAÏS

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042526511

Dépôt légal : février 2026

*À ceux que j'aime. Dans ce monde ou un autre...
Ils se reconnaîtront.*

Avant-propos de l'auteur

Les pages qui suivent sont une tranche d'histoire. Pas de la grande, bien sûr ! Tant d'historiens l'ont déjà décortiquée et racontée. Ce récit est un morceau d'une tout autre histoire : la nôtre. Elle est à la fois la mienne et celle des membres de ce qu'on appelait « la bande ». Elle appartient aussi, bien sûr, à toutes celles et ceux qui ont tenu une si grande place dans la première partie de ma vie ; la plus belle, celle de la jeunesse...

Contrairement à tant d'autres écrits où l'auteur prend soin de préciser en propos liminaires, que toute ressemblance... serait purement fortuite... les personnages mentionnés au fil des pages du présent ouvrage ont réellement vécu ou sont encore en vie, du moins en ce qui concerne la plupart des membres de « La Bande ».

Parallèlement, en pure logique, les situations et les faits qui y sont exposés et décrits sont rigoureusement authentiques ; même ceux qui pourraient paraître invraisemblables.

Tous les livres qui puisent leur essence dans des souvenirs lointains laissent inévitablement des regrets à leur auteur. Ils sont évidemment causés par l'impossibilité de tout relater. En premier lieu, à cause de la part d'oubli, inhérente au temps passé ; ensuite, par l'abondance de ce qui resterait à conter ; enfin, par la somme de tout ce que l'on ne peut pas dire.

Celui-ci n'échappe pas à la règle. Il y aurait eu tant d'autres histoires, toutes aussi véridiques à narrer ; tellement, qu'elles auraient pu, à elles seules, faire l'objet d'un tome deux... d'une suite dédiée, qui, comme l'a si bien chanté G. Brassens « Serait délectable, malheureusement je ne peux pas la dire et c'est regrettable, ça nous aurait fait rire un peu... ». Une série d'aventures, de comportements dégueulasses, d'épisodes croustillants et autres, tous également et incontestablement authentiques, mais qu'il a bien fallu passer sous silence.

D'abord parce que beaucoup de temps a passé et qu'il n'est pas toujours bon de souffler sur certaines braises.

Par précaution ensuite, car les descendants des acteurs qui auraient été cités, n'apprécieraient pas que soient mis au jour des actes peu reluisants, mettant en scène leurs parents. Une élémentaire prudence a donc imposé de les passer sous silence.

Toute vérité n'étant pas, comme chacun le sait, bonne à dire...

*Donec eris felix, multos numerabis amicos. Tempora si
fuerint nubila, solus eris*
Tant que tu seras heureux, tu compteras beaucoup d'amis.
Si le ciel se couvre de nuages, tu seras seul.
Ovide.
Les Elégies. Tristes, 1, 9, 5

1

La Bande

Il y avait Roger. Son frère André, dit « Dédé ». Jean-Claude, dit « Claudy ». Patrice son frère, dit « Pitou ». Christian, dit « Le Black ». Et Paul, pas encore de notre famille au début de cette histoire. Il y entrera beaucoup plus tard, en épousant ma cousine Martine. Sa jeune sœur Michelle, dite « Michou », Jean-Luc, mon frère cadet, et moi, le deuxième Christian et plus « vieux » de notre petite bande, complétions notre équipe de « bras cassés ».

La « Bande » était donc composée de membres de ma famille et de voisins très proches, si proches d'ailleurs que nous ne faisions entre nous aucune différence. Cela s'expliquait par le fait que nous étions tous de purs Caissiens¹, élevés dans la plus étroite proximité depuis notre plus tendre enfance. Il en était quasiment de même pour nos parents, amis eux aussi depuis leur prime adolescence. Cette relation de si proche intimité faisait que, même lorsqu'il se trouvait chez les voisins, chaque membre de notre fine équipe se sentait partout chez lui. La seule petite exception était pour mes cousines qui rallièrent définitivement le quartier un peu plus tard, mais qui y passaient auparavant l'intégralité des vacances, comme nous le verrons.

Sauf rares exceptions, l'on nous voyait donc la plupart du temps ensemble, soudés autour de centres d'intérêt commun, qui bien sûr évoluèrent au fil des années.

La notion de commandement ne nous ayant nullement effleurés, il n'y eut jamais de chef dans la bande ; juste un groupe de garçons et de filles insouciantes et prompts à s'amuser de rien, comme on savait le faire dans cet autre temps où n'existaient pas les réseaux sociaux, les tablettes et les portables... dans un quartier calme et resserré, infiniment plus qu'il n'est devenu de nos jours.

1 Habitants du quartier de Caïs. Appellation évidemment autoproclamée !

2

Le Quartier

Jadis, le quartier de Caïs s'appelait « quartier des Caïs ». Il s'agit là d'une très ancienne contraction. Les « Caïs », mot provençal, ce sont ces plantes herbacées annuelles portant des épillets finement dentelés, et semblables à du blé sauvage. Elles sont appelées aussi selon les localités de Provence, « Spigaou » et même « Espigaou ». N'importe laquelle de ces appellations vaut mieux toutefois que leur nom véritable et peu glorieux, qui est « L'orge des rats ! ». Leur mauvaise réputation tient, entre autres, à cette particularité, due aux minuscules encoches qu'elles portent, et que l'on peut facilement sentir en y passant le doigt. Lorsque la plante se dessèche, elle devient cassante et des fragments peuvent s'insinuer alors dans les oreilles surtout, mais aussi dans l'anus et de façon générale, dans tout orifice animal. Une fois introduit, le fragment semble alors animé d'une vie propre, progresse grâce à ses dentelures au gré des mouvements de son hôte forcé, et provoque irritations, abcès et infections. Cette plante, par ailleurs inconsommable malgré sa ressemblance avec l'orge véritable, peut donc s'avérer redoutable et doit être éliminée sans pitié dans un jardin où s'ébattent nos compagnons à quatre pattes.

Le quartier des Caïs, devenu donc « de Caïs », était à l'époque, c'est-à-dire dans les années 1950, une appellation pour le moins pompeuse pour désigner quelques constructions en dur, à côté et en périphérie desquelles on trouvait de nombreuses habitations faites de brique et de broc, au sol souvent en terre battue par les pas réitérés des occupants et couvertes le plus souvent de toits en tôle.

Les toilettes y étaient à l'extérieur, simples petits cabanons de bois installés au-dessus d'une fosse septique et équipés, si l'on peut dire, pour la plupart d'un récepteur « à la turque ». De chasse d'eau, point. Un seau d'eau jeté dedans faisait l'affaire, à charge chaque fois pour l'utilisateur, de le remplir après usage, impératif que d'aucun(e)s omettaient parfois, ce qui provoquait l'ire de l'occupant(e) suivant(e).

Pour beaucoup de gens, il fallait donc sortir pour « faire ses besoins », et ce, par tous les temps, été comme hiver. Chez certains cependant, les plus âgés surtout, il y avait pour cet office

le « vase de nuit », également appelé « Jules », allez savoir pourquoi, et que l'on vidait au matin. Au fond de certains, détail amusant, était peint un œil grand ouvert que l'on appelait par dérision « l'œil de Moscou » ! La plupart de ces endroits « d'aisance » installés dehors dataient et se trouvaient en état plus ou moins délabré. Il se racontait qu'un jour une grand-mère âgée, à qui l'on venait d'annoncer que le « cabinet était tombé » (il s'agissait du gouvernement) avait déclaré naïvement à son interlocuteur : « Je te l'avais bien dit qu'il était tout vermoulu, on va faire comment maintenant... ? ». Paroles restées fameuses et dont on rit encore...

Les quelques ouvrages « en dur » du coin étaient peu nombreux : il y avait le bar-tabac, deux garages automobiles, un petit bistrot, une épicerie, et dans le chemin dit « du bar-tabac », cinq maisons, dont celle de mon enfance, à laquelle était accolé un petit hôtel. Les deux dernières citées appartenaient à ma grand-mère. Sur la gauche de ce chemin et après l'angle droit qu'il forme au bout d'une quarantaine de mètres s'étendait un grand terrain, avec au fond l'un des deux garages.

Un peu plus loin à sa droite et bordant l'ancien grand terrain familial, trônait « la maison des figues ». C'était une petite habitation, ainsi dénommée, car bâtie à côté d'un magnifique figuier. Il était pour la bande l'objet d'une sorte de vénération, parce qu'il était déjà là, aux dires des anciens, bien avant l'acquisition du terrain sur lequel il avait continué de prospérer. Sur ce figuier, au désespoir et malgré le veto de nos parents, nous avons grimpé bien des fois ; par attrait de l'interdit évidemment, mais aussi pour admirer posées çà et là sur ses larges feuilles, les petites rainettes vertes peu farouches qui l'escaladaient également. De plus et cela n'en constituait pas le moindre attrait, cette position élevée nous permettait d'embrasser du regard le vaste panorama dégagé qui s'offrait à nous. Malgré la réputation cassante des branches de l'arbre vénérable, motif principal de l'interdiction familiale, aucune jamais n'a cédé sous notre poids. Il faut tout de même préciser que, bien que jeunes et assez insoucients, nous n'étions pas idiots et ne nous sommes jamais aventurés sur des branchettes. Et puis nous ne pesions pas bien lourd en ce temps...

Il y avait aussi en direction du centre-ville de Fréjus, un autre petit chemin de terre, au bout duquel se trouvait une boulangerie, tenue par un couple. Le commerce ferma plus tard par suite de la défection de la dame, partie voir en galante compagnie, si l'herbe était plus verte ailleurs.

Le patron ne s'en remet pas et solda son affaire.

Il n'y eut plus de véritable boulangerie dans le quartier pendant des décennies...

Plus loin encore, dans la même direction il y avait l'intendance militaire, remplacée aujourd'hui par un « Décathlon ».

À l'opposé, non loin d'un ouvrage singulier construit au « temps glorieux des colonies » et dont nous reparlerons, était l'école primaire de Caïs.

Cette école communale qui a vu mes premiers pas d'écolier... d'un gamin timide ! ce qui, pour ceux que je coudoie depuis l'âge adulte, peut paraître très surprenant.

3

Métamorphose

L'explication de ce revirement, cette métamorphose pourrait-on dire, tire son origine d'un épisode douloureux vécu vers l'âge de 7 ans.

Je fréquentais donc cette petite école primaire du quartier de Caïs, qui ne comportait que quelques classes. Je ne me souviens plus de leur nombre exact, mais là n'est pas l'essentiel.

À cette époque, nous laissions en classe nos cartables pendant la semaine ouvrée et ne les récupérions que pour le week-end.

Un vendredi matin, une voisine vint toquer à notre porte. Elle souhaitait qu'en fin d'après-midi je récupère dans la classe voisine de la mienne, les affaires de son fils, alité quelques jours pour cause d'angine.

Angoisse... Mais le moyen de refuser ?

Ma mère d'ailleurs répondit aimablement : « bien sûr ! »

En m'accompagnant à l'école, elle en informa mon institutrice, qui s'engagea à me laisser remplir ma mission quelques minutes avant la fin des cours de l'après-midi.

L'heure fatidique approchait et avec elle mon angoisse. J'allais devoir pénétrer dans une classe inconnue, sous les regards de gamins à peine plus âgés, mais que l'on appelait « les grands » ; mais aussi et surtout, d'un instituteur à l'air revêché, qui ne m'avait jamais adressé la parole.

Et arriva le moment tant redouté. La maîtresse m'envoya récupérer le cartable de la peur et je me dirigeai plein d'appréhension vers la classe d'à côté. J'allais devoir m'adresser à un adulte quasi inconnu et soutenir le regard des autres élèves. Submergé par ma timidité, les entrailles nouées et la gorge sèche, je toquai à la porte.

— ... Entrez !

Comme une agression, le timbre de cette voix me fit sursauter. Je fus aussitôt pris d'un tremblement irrésistible.

— Entrez ! répéta un ton plus haut la voix impatiente.

J'entrai.

Aussitôt, vingt visages se tournèrent dans ma direction, auxquels se joignit celui du maître, dont le regard scrutateur me pénétra instantanément.

Pétrifié, je réussis à bredouiller :